

# La Nation

Journal vaudois

JAA. 1000 Lausanne 1

Bimensuel hors partis fondé en 1931, publié par la Ligue vaudoise  
Le numéro: Fr. 3,50 Abonnement annuel: Fr. 77.-  
Apprentis, étudiants: Fr. 33.-



## Tendances et dérives

Il y a, ce n'est pas nouveau, de nombreuses tendances dans l'Eglise évangélique réformée du Canton de Vaud. Actuellement, trois font parler d'elles: la scientifique, l'évangélique et l'humanitaire.

La tendance scientifique est dominante à la Faculté de théologie et de sciences des religions de l'Université de Lausanne. Ses tenants privilégient une approche rationnelle stricte, dégagée de tout *a priori*, fût-il religieux. Ils n'hésitent pas à soumettre la Bible à une critique systématique, recourant aux méthodes de la recherche historique, à la linguistique, à l'anthropologie, à la sociologie, à la psychologie. Ils entendent bien montrer aux scientifiques modernes que la théologie peut les affronter sur leur terrain.

La tendance évangélique, à l'inverse, privilégie l'adoration et le témoignage. Elle reçoit les Ecritures comme un tout sacré qu'on ne peut aborder qu'avec un mélange de reconnaissance et de crainte. Face à ce texte inspiré et définitif, toute interprétation est susceptible d'infidélité, d'où une approche aussi littérale que possible. De plus, chaque acte de la vie concrète, public ou privé, culturel ou ordinaire, doit rappeler et célébrer l'omniprésence, la toute-puissance et la bonté de Dieu.

La tendance humanitaire, enfin, privilégie l'Incarnation. Elle rappelle que le Christ fut vrai Dieu mais aussi vrai homme, que le deuxième commandement est indissociable du premier, que la foi sans les œuvres est une foi morte. Elle est tournée vers les pauvres, les marginaux, les laissés pour compte d'ici et d'ailleurs. La mission auprès d'eux passe principalement par l'aide sociale et l'intérêt qu'elle leur manifeste. Cette tendance s'est progressivement complétée d'un volet écologique: le chrétien ne saurait négliger l'avenir de la Terre, dont l'homme a été institué le gérant par son Créateur.

Chacune de ces tendances est légitime. Mais elle ne l'est pleinement que dans la mesure où elle coexiste harmonieusement avec les autres dans le cœur et la tête du croyant. Isolée, elle se dénature rapidement et engendre des dérives qui la trahissent.

La dérive scientifique consiste principalement à inverser l'ordre des priorités. Au lieu d'appliquer la raison aux données de la Révélation, qui sont premières, le théologien scientifique est tenté de soumettre la véracité même de ces données aux critères de la rationalité. En d'autres termes, le surnaturel, les miracles,

la Résurrection, les affirmations du Symbole des Apôtres sont ravalés au rang de «manières de dire» et de contes moraux. On va aussi considérer *a priori* que les prophéties qui se sont réalisées ont été émises après les événements qu'elles annoncent. Le suc des Ecritures, l'originalité du christianisme trinitaire, les certitudes et les promesses se diluent dans cette approche suspicieuse. Et décider ce qui est vrai et ce qui ne l'est pas dans la Bible ne dispose pas non plus à l'humilité, engendre même du mépris pour la foi des simples. Réaffirmons – on n'est jamais trop prudent – que nous critiquons ici une dérive, non une tendance qui a sa raison d'être.

La dérive évangélique est symétrique. La présence de Dieu est tellement évidente que la réflexion théologique ne semble plus nécessaire. L'autonomie des êtres créés, la volonté et la liberté humaines sont des mots qui ne recouvrent pas des réalités bien consistantes. La beauté et l'intelligibilité du monde, la réflexion philosophique, la création artistique n'ont pas grande importance non plus: la prière suffit. Cette perspective, soit dit en passant, ne va pas sans un certain mépris de la Création. On ne voit pas non plus, on ne veut pas voir que la proclamation continue et sur tous les tons de sa foi peut apparaître comme un jugement perpétuel porté sur autrui, comme une affirmation de soi encombrante, voire comme l'expression d'un véritable autisme religieux, ce qui n'est pas particulièrement efficace du point de vue missionnaire. Encore une fois, nous parlons d'une

dérive et non d'une tendance, parfaitement légitime.

La dérive de l'humanitaire est de minimiser l'importance de la réflexion théologique et de la proclamation du salut au nom de l'urgence et de l'efficacité de l'action. Pour ce même motif, l'humanitaire accepte trop facilement qu'on restreigne les libertés et qu'on accorde des pouvoirs discrétionnaires aux pouvoirs politiques nationaux ou supranationaux. Et il ne verra pas grand mal non plus à ce que l'Eglise soutienne une conception explicitement païenne de l'écologie: on n'a pas le temps de faire dans le détail. L'obsession de l'incarnation finit alors par déboucher sur la résorption pure et simple de Dieu dans le devenir du monde. Il y a dans cet immanentisme inconscient une résurgence du salut par les œuvres. Inutile de répéter que nous nous en prenons à la dérive regrettable d'une tendance qui, en soi, est fondée!

Chacun dérive plus ou moins loin, mais personne n'y échappe totalement.

Les dérives se suscitent les unes les autres, se renforcent et se radicalisent... pour mieux se repousser. Elles font de l'Eglise une inutile foire d'empoigne spirituelle où chacun s'attribue les vertus de sa tendance et juge les autres selon les dérives de la leur. L'inverse serait préférable à tout point de vue: saisir tout ce qu'il y a de légitime dans les autres tendances et rectifier sa propre dérive.

Olivier Delacréz

## Ouf!... Pitié!

Les élections fédérales sont terminées. Ouf! ce n'est pas trop tôt. Dès septembre 2014, nous avons dû subir les discours électoraux. Qui s'y intéresse vraiment? Quelques milliers de candidats et leurs familles. Les militants des partis: d'une part ceux qui croient à l'idéologie partisane et qui en font leur raison de vivre; d'autre part ceux qui espèrent que le triomphe de leur faction leur procurera quelque avantage. Il y a tant de places à distribuer dans les administrations communales, cantonales et fédérales.

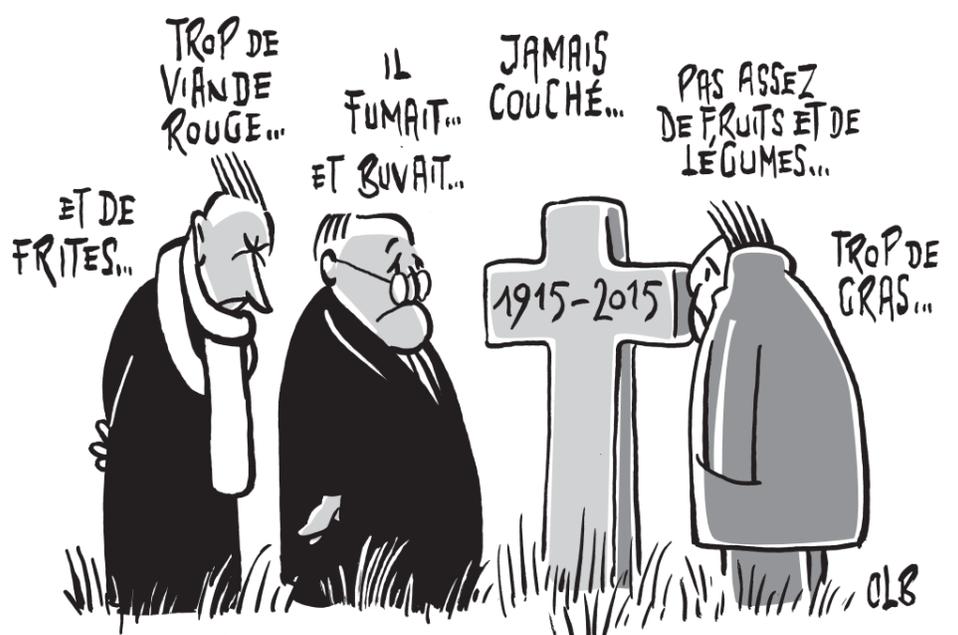
La majorité des Suisses n'ont pas voté. Beaucoup, comme nous, ont rempli leur bulletin par devoir et sans illusions. On s'est donné la peine de rechercher neuf noms à cumuler et à inscrire sur une liste blanche sans dénomination de parti, en espérant que ces personnes ne nous décevront pas trop, qu'elles défendront la souveraineté cantonale contre les centralisateurs et contre l'administration fédérale qui, de fait, dirige la Suisse. Voir à ce sujet les promesses non tenues de la conseillère fédérale Leuthardt aux gouvernements cantonaux concer-

nant l'application de la loi fédérale sur l'aménagement du territoire.

La fièvre électorale semble se manifester toujours plus tôt. Avant même le jour des élections fédérales, les journalistes ont commencé à rabâcher sur les élections communales du printemps 2016, voire sur les cantonales de 2017. Même si les autres problèmes politiques vous intéressent beaucoup moins que les élections, Mesdames et Messieurs des partis, laissez-nous souffler quelques semaines, au moins jusqu'au début de janvier.

Electeur lausannois, nous appréhendons déjà d'avoir à chercher, parmi les centaines d'illustres inconnus qui solliciteront notre suffrage, cinquante noms que nous nous appliquerons à écrire deux fois sur une liste manuscrite. Mesdames et Messieurs les journalistes, il y a tant d'autres sujets que vous pourriez traiter. Responsables de la TV, Columbo, Matura ou l'inspecteur Barnaby nous séduisent plus que la cuisine électorale. Laissez-nous quelque répit. Pitié!

E. J.



# Le Mur grec de Nicolas Verdan

Né en 1971 à Vevey, Nicolas Verdan partage ses origines entre le Canton de Vaud où il réside et la Grèce où il voyage souvent. Journaliste et écrivain, il vient de publier un nouveau roman dont le thème s'inscrit fort à propos dans l'actualité du moment. *Le Mur grec*<sup>1</sup> se déroule en effet sur fond de crise financière et d'immigration clandestine incontrôlée. Déjà dans son premier roman *Le Rendez-vous de Thessalonique* paru il y a dix ans (*La Nation* n° 1774), Nicolas Verdan rendait compte de ce flux de migrants, ombres silencieuses et insaisissables, avançant inexorablement vers l'eldorado européen fantasmé.

L'auteur place son récit sur les rives du fleuve Evros qui trace la frontière entre la Turquie et la Grèce. Ces douze kilomètres et demi constituent l'un des principaux points d'entrée des clandestins dans l'Espace Schengen. Nuit après nuit, des centaines de migrants franchissent le fleuve sans que la police grecque ou les patrouilles européennes de la Frontex<sup>2</sup>

ne parviennent (ni ne cherchent) à les contenir.

Dans ce morne décor, le policier Agent Evangelos se voit chargé par ses supérieurs de mener une discrète enquête après la découverte d'une mystérieuse tête humaine sur les bords du fleuve. Sa mission est cependant claire, il s'agit de ne pas faire de vagues et surtout de ne pas nuire aux intérêts supérieurs du pays qui tente de soutirer de Bruxelles d'importantes subventions pour ériger un mur de barbelés censés interrompre le flux des migrants.

Sans illusion quant aux enjeux financiers et aux compromissions politiques, Evangelos sait qu'il ne fera pas triompher la justice mais il se battra au moins pour établir la vérité. Son enquête le mettra aux prises avec une prostituée russe, un lieutenant de police intègre, des officiers européens dépravés et un improbable homme d'affaires venu proposer aux autorités grecques son mur de barbelés. Accusé d'espionnage industriel

au profit de l'Allemagne, ce dernier voudra s'enfuir et terminera sa cavale en cherchant à traverser l'Evros, non pas pour gagner sa rive grecque, comme des milliers de migrants, mais en tentant de trouver refuge en Turquie.

Cette inversion finale du sens de franchissement de la frontière n'est pas le moindre paradoxe du roman. *A contrario* des clichés habituels sur la Grèce, Nicolas Verdan montre un pays meurtri par l'incurie de ses dirigeants et les exigences aberrantes de la *troïka* mais qui refuse d'abdiquer sa dignité malgré la pauvreté qui s'insinue partout. Certes, il y a ce pays vendu à l'encan où même les cure-dents sont chinois, une société à genoux avec [...] *les femmes enceintes en chambre commune, les infirmières non payées, les jeunes internes des hôpitaux publics sous-payés inquiets de voir baisser le stock disponible d'antidouleurs, les héros de la résistance contre les nazis qui mendient des restes de poulet dans l'arrière-cour des tavernes, les serveurs de café désœuvrés, les professeurs qui ne peuvent pas payer le chauffage, les mères au foyer qui ont atteint la limite de leur carte de crédit, [...] les maîtresses d'école qui sont priées de nettoyer elles-mêmes les toilettes de l'établissement [...]*, mais cela n'empêche pas Evangelos de conserver sa lucidité et une forme d'espoir trempé dans

les vicissitudes de l'histoire grecque. *Assis à ma table, je pense aussi à mon métier d'agent du renseignement à la solde de ministres interchangeables, à ce régime démocratique où se suivent et se ressemblent des familles politiques terrorisées, sur la défensive. Je pense à tout cela et je ne trouve aucune explication plausible en dehors du mouvement incessant qui m'entraîne et me conduit à l'instant présent dans la rue Phalirou, triste, chaotique, mais belle aussi, droite dans sa pauvreté, digne dans sa crasse, ce parcours nocturne qui me ramène à cette ville où je renais ce soir.*

On sent que Nicolas Verdan aime ce pays qu'il connaît bien. C'est donc sans concession qu'il dénonce l'hypocrisie de l'Union européenne, particulièrement de l'Allemagne qui exige toujours plus de sacrifices de la Grèce mais continue à lui vendre sous-marins et torpilles. Son roman est aussi l'occasion pour le lecteur de rencontrer un peuple persévérant qui résiste pour ne pas laisser la crise – qu'elle soit financière, politique ou migratoire – s'installer définitivement dans les esprits.

Vincent Hort

<sup>1</sup> Nicolas Verdan, *Le mur grec*, Bernard Campiche, août 2015, 252 p.

<sup>2</sup> Agence européenne pour la gestion de la coopération opérationnelle aux frontières extérieures (Frontex).

## Auguste Veillon, auguste peintre

Qu'est-ce qui détermine la cote d'un artiste? Est-ce son seul talent qui lui vaut l'entrée dans la Bourse des arts? Ou bien a-t-il été favorisé par quelques plumes avisées, des galeristes perspicaces? On peut se poser la même question pour ce qui touche les partitions musicales. On ne m'enlèvera pas de la tête l'idée qu'il y a des milliers de chefs-d'œuvre, peut-être même des manuscrits, dans les armoires des organistes, que leurs compositeurs ont joués une fois, une seule fois, et depuis lors oubliés, inconnus, perdus... comme les fleurs écloses dans un champ que personne n'a jamais vues.

Ces questions nous viennent à l'esprit quand nous ouvrons le beau livre que Marie-Hélène Miauton et Marie Rochel ont consacré au peintre vaudois Auguste Veillon (1834 – 1890)<sup>1</sup>. Voilà un homme qui naît à Bex, le 29 décembre 1834, qui fait ses classes au collège de Payerne ou à celui de Lausanne, on ne sait pas très bien, dont son notaire de père veut faire un ministre, mais qui bifurque rapidement de la théologie (malheureusement pas à la Faculté libre) à la peinture, sans pour autant s'inscrire à quelque école de beaux-arts. Et c'est le début de la carrière d'un peintre étonnant, convaincu de ses modestes talents, et travaillant d'arrache-pied sous tous les horizons, jetant de temps en temps un regard de contentement ou de commisération sur son œuvre, comme en témoignent ses nombreuses lettres à son épouse, née Laure Karcher, qui lui donnera une fille et quatre fils. Sa passion pour son métier n'a d'égale que celle des voyages, disons plutôt: des déménagements. Il aurait pu faire sienne la réflexion de Panait Istrati qui, lors d'un séjour parfaitement heureux, répondait à sa propre question: «Qu'est-ce qui me manque? Partir!»

Il s'installe à Genève, s'y fait construire un hôtel particulier (qui existe encore) où il aménage son atelier. Puis c'est une suite de séjours souvent assez longs, seul ou avec sa femme, sa famille

ou des amis en maints lieux où il espère trouver une inspiration: après Paris et Londres avant son mariage, c'est Gênes, Rome, Naples, l'Engadine, l'Oberland bernois, le lac des Quatre-Cantons, le lac de Thoun, dans les environs duquel il passe six mois en 1868, Paris de nouveau, puis Venise, Munich, un premier, un deuxième, puis un troisième séjour en Egypte, en Palestine et à Istanbul, plusieurs séjours aux Pays-Bas, seul ou avec toute sa famille, Damas, Baalbek, Jérusalem, Athènes, retour au lac des Quatre-Cantons, Paris, le Havre... la mort, le 5 janvier 1890.

La plume précise et alerte de Mmes Miauton et Rochel (j'écris «la plume» à dessein, parce qu'on ne sait pas qui la tient) décrit un peintre toujours partagé entre sa recherche incessante de nouveaux horizons, la nécessité pathétique de la solitude et son besoin contraire et constant de la compagnie de son épouse, de ses enfants, de ses amis.

Que reste-t-il de tout cela? Nous ne connaissons l'œuvre de Veillon que par le bel ouvrage qui fait l'objet de ces lignes et par quelques toiles que nous avons pu admirer chez son arrière-petite-fille. Mais c'est déjà beaucoup. Il est vraiment étrange que son nom soit resté dans l'ombre. Si les toiles des barques du Léman ou de nos montagnes, qui ne le cèdent en rien à Bocion, sont typiques de l'École de Genève, c'est-à-dire d'un genre assez conventionnel, mais qui annoncent la sûreté de son pinceau, nous n'hésitons pas à ranger presque toutes les œuvres «orientales», la majeure partie, au niveau des meilleures du XIX<sup>e</sup> siècle suisse. Il y a là des chefs-d'œuvre de poésie, de sûreté des couleurs, de rendu indéfinissable et original de l'ambiance.

A quand une grande rétrospective de cet auguste peintre?

Daniel Laufer

<sup>1</sup> Marie-Hélène Miauton et Marie Rochel, *Auguste Veillon – Des barques du Léman aux Felouques du Nil*, Editions Favre 2015.

## Aloÿs Fornerod à l'affiche de trois concerts en décembre

L'année d'hommage à Aloÿs Fornerod se terminera en beauté à Lausanne avec trois concerts où seront jouées des œuvres de notre compositeur.

Samedi 5 décembre 2015 à 17 heures, au BCV Concert Hall de l'HEMU du Flon (voie du Chariot), on entendra la pièce symphonique *Prométhée enchaîné* op. 34, la seule pièce vraiment dramatique de Fornerod, et le *Concerto pour piano* op. 29, dont M. Regamey écrivait, au lendemain de la création à l'OCL, dans un court message au compositeur conservé au Fonds Fornerod de la BCU: «C'est un rare privilège d'assister à la naissance d'un chef-d'œuvre.» En complément de programme, *Pelléas et Mélisande* de Fauré. Les interprètes seront l'Orchestre de l'HEMU, dirigé par Emmanuel Siffert, qui se fait l'ambassadeur de la musique de Fornerod à travers le monde, et la pianiste Oxana Shevchenko. Billets à 15 francs (étudiants et AVS: 10 francs). La location élec-

tronique est ouverte ([www.hemu.ch/Le-Flon-autrement.134.0.html](http://www.hemu.ch/Le-Flon-autrement.134.0.html)).

A l'approche de l'hiver, *Le Voyage de printemps* op. 28, déjà donné à Fribourg sous la neige de janvier, sera de retour aux Grands Concerts de l'OCL, lundi 7 et mardi 8 décembre 2015 à 20 heures, sous la direction de Kazuki Yamada.

Enfin, à l'HEMU de nouveau, mais cette fois-ci à la salle Utopia 1 de son siège de la Grotte, la musique de chambre sera à l'honneur avec la *Sonate pour violon et piano* op. 11 et la *Sonate pour violoncelle et piano* op. 24. On entendra Christian Favre au piano, dont des œuvres seront aussi interprétées, Denitsa Kazakova au violon et Patrick Demenga au violoncelle. Mercredi 9 décembre 2015 à 12h15.

Des concerts à ne pas manquer pour tous les admirateurs de Fornerod... et pour ceux qui ne le sont pas encore!

J.-F. Cavin

### Entretiens du mercredi

Ces entretiens ont lieu le mercredi à 20h00 dans nos locaux de la place Grand-Saint-Jean 1 à Lausanne. Ils sont publics. L'entrée est libre.

**18 novembre:** «Les nouveaux modes d'action terroristes», avec M. Alain Baeriswyl.

**25 novembre et 2 décembre:** à déterminer.

**9 décembre:** «L'informatique à l'école», avec Raúl Vega, responsable informatique de l'établissement scolaire du Mont-sur-Lausanne.

Informations sur [www.ligue-vaudoise.ch/mercredis](http://www.ligue-vaudoise.ch/mercredis)

## La chute des corps

Entendu en tendant l'oreille dans le métro M2 au départ d'Ouchy :

– Eh! Salut. Dis don, y a une paire qu'on s'est pas vues ! Qu'esque tu d'viens?

– Ben ça va pas mal et toi?

– Moué, comme ci comme ça.

– Ah! Quesqui va pas ?

– Ben... J'ai des p'tits problèmes. Ecoute, ça tombe bien que j'tombe sur toi, j'ai envie de déballer. Ça n't'ennuie pas que j'te raconte ?

– Bien sûr que non, j'suis tout ouïe.

– Bon j'y vais. Y a quequ'mois (t'étais encore à Nouillorque) je gambergeais vaguement sur Facebook, quand tout-à-coup j'tombe sur un mec, j'te dis paa, à tomber morte. Genre Caprio, tu vois. Du coup, je lui envoie mon selfie, bien entendu sans le moindre espoir de réaction: il venait sûrement d'en recevoir des centaines. Mais tu me croiras pas, il me répond fissa, on se fixe un rendez-vous pour le lendemain et du coup c'est le coup d'foudre réciproque, on tombe amoureux comme des ptis ados. Le même soir, il s'amène chez moi avec sa valise et alors, j'te dis pas, pendant des jours, des nuits, des semaines, ça baigne. Seul'ement voilà, j'sais pas quand ni comment, y a eu une fausse manoeuvre et paf! Je tombe enceinte!

– Ah! merde! Euh pardon: félicitation! J'trouvais qu't'avais pas très bonne mine. T'en es où?

– Troisième mois. Note que ça tombait mal pasqu'on avait déjà pris nos billets pour une semaine aux Maldives

pour y faire d'la plongée, avant que ces îles, tu sais, elles disparaissent. Tu sais, bon. D'ailleurs, question hôtels, paraît qu'c'est pas mal, mais question gynéco, faudrait r'passer, m'a dit mon toubib. Heureusement, j'avais pensé à une assurance annulation.

– Et alors lui...

– Lui, il est tombé des nues quand j'y ai annoncé l'heureuse nouvelle. Y m'a dit: alors qu'est qu'on fait? J'y ai répondu: rien. Je le garde. Là, il est tombé assis. J'y ai dit: pas de discussion, j'le garde, toi, fais c'que tu veux, moi, je démerderai. Bon, y dit, mais ça fait des sacrés problèmes. J'y ai répondu: pour qui?

Là, on s'est tapé quat'jours à Barcelone pour se consoler des Maldives et permettre à Monsieur de poursuivre ses réflexions en terrain neutre. Mais l'ambiance, te dis pas.

– Ah, t'as pas pris au retour l'avion qu'a failli tomber? J'ai entendu ça aux nouvelles.

– Première nouvelle. En tout cas je n'ai rien remarqué. Mais au retour il est parti pour quelques jours, sans sa valise, chez papa-maman (qu'il a dit), pour continuer à réfléchir aux problèmes. Moi, j'me suis tenue à carreau, mais lui, y passait pour un oui ou un non, il assaillait mon smart jour et nuit, alors j'bouclais, alors c'étaient les SMS, les twitt, les mailles et ça continue et j'en ai ras l'bol, surtout qu'il prend jamais d'mes nouvelles et j'vois bien qu'c'est pas moi qui lui manque, c'est mon plumard.

Mais voilà qu'l'aut jour un bon copain (un mec qui m'drague vaguement) me dit:

faut qu'te dise, charitablement, qu'l'aut soir, au MAD, on a vu Constant...

– Comment, Constant ? Y s'appelle Constant?

– Oué, j'voulais pas t'le dire, mais bon. Donc on l'a vu dans un coin peu éclairé avec une nana apparemment pas mal roulée et ça paraissait pas mal intime.

– Mais dis-donc, ses vieux, quand ils ont choisi ce prénom, y pensaient à quoi?

– Allez savoir. Y a des prénoms prédestinés à l'envers. Enfin lui, depuis que, bon, j'sais pas s'il est tombé sur la tête mais en tout cas il est tombé bien bas. alors j'y envoie un maille pour lui demander si y a encore beaucoup de coups d'foudre à prévoir et si on va vers un orage total. Alors lui, c'est le grand cinéma, y vient pleurer dans mon ticheurte, comme quoi je suis la seule, qu'il y a que

moi qui compte, que le MAD, c'était juste un p'tit accident sans gravité ni conséquence (on espère) et il me jure que, nia-nia-etctétera.

– Avec ça il est p'tête marié, divorcé, pacsé...

– J'm'en fous, j'en ai rien à cirer. Mais toi, qu'esqu'tu frais à ma place?

– Euh dis-donc, on a passé Riponne Bèjart et Bessières, on arrive à Ours-Bré-laz. Moi j'descend au CHUV. Pis toi ?

– Moi, à Fourmi-Madame.

– ??

– Ecoute, on s'rapelle demain.

– Sûr. Tchaô !

– Eh dis-donc tu m'as pas répondu, qu'estu frais à ma place.

– Ben moi, j'laisserais tomber.

Alexandre Bonnard

## L'intérêt moral

Nous aimons lire Philippe Barraud, avec qui nous sommes souvent « presque d'accord » – à la manière des intellectuels frileux et des Vaudois authentiques. En effet, bien que nous ne soyons pas libéraux, et bien que nous sachions que la vérité existe, nous recourons volontiers au débat pour faire émerger cette vérité. Dans pareil exercice, M. Barraud est un partenaire de choix, même s'il est libéral, et même s'il mettrait sans doute des bémols – relativistes ou libéraux – au moment d'affirmer que la vérité existe.

Tous ces compliments pour dire que l'article « Nous sommes couverts de curés », paru sur *Commentaires.com* le 17 septembre dernier, a retenu notre attention la plus vétéilleuse. M. Barraud y fait le départ entre la défense politique des opinions et celle des intérêts. Ce faisant, il enfourche un cheval de bataille aguerri – qui pourrait paraître un cheval de retour à certains de nos lecteurs.

Sur cet air connu, M. Barraud pose des paroles qui ne le sont pas moins, puisqu'il affronte libéraux et socialistes comme les champions respectifs du « principe de réalité » et ceux de l'idéologie, c'est-à-dire les « nouveaux curés » laïcs. La démonstration s'appuie sur un livre que nous n'avons pas lu, *La Fable des Abeilles, Vices privés, Vertus publiques*, ouvrage dû à Bernard Mandeville et paru au début du XVIII<sup>e</sup> siècle. M. Barraud en résume le propos: « Lorsque les hommes défendent leurs propres intérêts, la convergence naturelle de ces « égoïsmes » permet à la société de vivre en paix et d'être prospère, même si elle n'est pas parfaite d'un point de vue moral. [...] On pourrait considérer que cette approche, qui inspira Adam Smith, est fondamentalement pragmatique, éventuellement teintée d'un brin de cynisme en cela qu'elle est indifférente aux questions morales. Possible, mais quel but recherche-t-on? Un état de prospérité aussi élevé que possible, dans un pays qui vit en paix, et dans lequel chacun vaque librement à ses obligations, ce qui induit, et c'est essentiel, que chacun a quelque chose à défendre? Ou alors, un État tout puissant dans lequel règnent des principes rigides et contraignants, qui appauvrissent la population et découragent ceux qui veulent entreprendre? »

M. Barraud de conclure que la Suisse a longtemps vécu prospère, selon le pre-

mier modèle, mais que la gauche veut lui imposer le second modèle, inadap-té et délétère – parce que fondé sur des valeurs abstraites, telles que la solidarité avec tout le monde et n'importe qui. L'exemple de l'accueil des migrants – pensé comme un accueil inconditionnel et obligatoire – est parlant à cet égard.

Certes, dans un premier mouvement, l'analyse de M. Barraud emporte notre adhésion. Cependant, notre nature vétilleuse reprend vite le dessus, et nous regrettons la confusion entre morale et moralisme. En effet, les valeurs dénoncées par M. Barraud ne sont pas morales, alors que la défense ordonnée des intérêts – telle qu'il la promeut tout en la soupçonnant d'immoralité – est authentiquement morale, au sens que lui attache la philosophie réaliste. C'est-à-dire que cette défense des intérêts tient compte de la nature des réalités examinées, y compris de la psychologie humaine, et tâche d'en tirer des conséquences, pour l'épanouissement le plus complet possible de ces réalités.

Cette morale authentique se souvient – avec Maurras et bien d'autres auteurs peu libéraux – que l'intérêt est le moteur naturel des personnes. En effet, l'intérêt meut toujours le cerveau et le cœur d'un homme, lorsqu'il se collète concrètement avec la réalité, par exemple lorsqu'il gère une communauté restreinte, telle que ces PME chères à M. Barraud et à nous-mêmes.

Pour exploiter encore un peu l'exemple économique, nous rappelons que nulle entreprise ne s'attèlerait à réorganiser son travail, en vue d'obtenir le meilleur rendement, si l'aiguillon de l'intérêt ne l'y contraignait pas. De la sorte, gestionnaire de son intérêt, tout homme devient personnellement responsable. Cet homme, ce gestionnaire, sera récompensé personnellement et châtié personnellement, par le succès ou par l'échec. Nous ne savons rien de plus moral. Comment accorder tous ces intérêts particuliers, en vue du bien commun – ensemble supérieur à la somme des parties qui le compose –, est une autre question. On ne peut s'y atteler que si les intérêts particuliers sont, peu ou prou, préservés.

Engagés dans un débat prudent avec M. Barraud, nous nous retrouvons plus d'accord avec lui qu'il ne l'est lui-même. Il voudra bien nous le pardonner.

Paul-Frédéric Vincent

## Sigmaringen

Pour beaucoup d'entre nous, surtout parmi les nouvelles générations, le nom de cette petite cité du sud de l'Allemagne, dans le Land du Bade-Wurtemberg, sur le Danube, n'évoque rien de bien particulier, sinon le lieu de la naissance des derniers rois de Roumanie Carol 1<sup>er</sup> et Ferdinand 1<sup>er</sup>. Or, son imposant château, réquisitionné durant la seconde guerre mondiale, a vécu l'arrivée, en date du 7 septembre 1944, d'un millier de Français collaborateurs et autres personnalités officielles du régime de Vichy et de la Milice française, tous fuyant l'avancée des troupes alliées en France. Parmi ces réfugiés se trouvait le maréchal Philippe Pétain et sa suite. Une « Commission gouvernementale », présidée par Fernand de Brinon, tentera d'organiser dans ces lieux protégés la suite du régime vichyste, et cela jusqu'en avril 1945. L'écrivain Louis-Ferdinand Céline, qui était aussi médecin, évoque cela dans son ouvrage intitulé *D'un château l'autre*, mais il n'a pas tenu à remplacer un jour le docteur Bernard Ménétreil au chevet du maréchal en exil.

Par une pure coïncidence, lorsque je signais moi-même à Morges, au début de septembre 2014, mon petit roman historique intitulé *J'ai gardé la frontière* (voir *La Nation* n° 2003 du 17 octobre 2014), j'apprenais que l'écrivain français et membre de l'Académie Goncourt Pierre Assouline était aussi présent au « Livre sur les Quais » avec un très récent roman intitulé *Sigmaringen*. J'avais effectivement mentionné, mais sans autres précisions historiques, le nom de cette ville sur les pages où j'évoquais l'ultime

retour en France du maréchal Pétain et son arrestation à la douane française de Vallorbe, le jeudi 26 avril 1945, venant précisément de Sigmaringen, via Bregenz et Sankt Margrethen. Ce titre était désormais d'actualité.

Je n'ai pas eu le privilège de rencontrer Pierre Assouline à Morges en 2014. En revanche, je viens d'acquérir son ouvrage, réédité en septembre 2015 dans la célèbre collection « Folio » de Gallimard, n° 6007. Or, ce roman de 354 pages est absolument remarquable. L'auteur se place dans le rôle du majordome principal du château, imaginé sous le nom de Julius Stein, afin de raconter la vie de tous les jours durant ces huit mois en vase clos. Son souci permanent est essentiellement celui du respect du protocole, qui tient ici le rôle de survie (ou de ciment) au sein d'une communauté disparate. Il y a aussi dans ces pages une idylle émouvante autour de la musique de Schubert, entre ce Julius et l'intendante française du maréchal, Jeanne Wolferrmann, d'origine alsacienne. Une idylle vécue comme une parenthèse, comparable à l'épisode du bain de mer dans *La Peste* d'Albert Camus.

Bref, *Sigmaringen*, c'est une atmosphère particulière, c'est une page d'un passé pas si lointain, un passé parfaitement documenté par Pierre Assouline sur la base d'une bibliographie exhaustive mentionnée sous la forme d'une « Reconnaissance de dettes » en p. 347 à 352.

Il faut absolument le redécouvrir ou le connaître.

André Durussel

## Expérience d'abord !

Nous aimons accuser les politiciens ou les journalistes d'être «déconnectés du réel». Les «riches», les «états-majors» et les «intellectuels» encourent le même reproche. Le fait d'être connecté à quantité de médias électroniques ne vous préservera pas du blâme, bien au contraire.

«Le réel, c'est quand ça fait mal», aurait affirmé le psychanalyste Jacques Lacan. Voilà une définition partielle et mémorable. Le réel, ce n'est pas d'abord la joie ou le plaisir, mais le mal éprouvé. Ceux qui jouissent d'une bonne bouteille ou d'un lit douillet ne sont pas réputés vivre dans la réalité vraie. Il ne faut pas se dissimuler que les attristés qui vous reprochent d'être «coupé du réel» nourrissent une forme de ressentiment à votre égard, parce qu'ils vous estiment plus heureux qu'eux, gâtés par l'abondance, épargnés par la souffrance.

Sous nos climats, on ne souffre pas de la faim, de la soif ou du froid, mais il faut trouver du travail et le conserver, gagner de l'argent, se loger, élever ses enfants, s'occuper de ses parents âgés, éviter la paperasse administrative, les embouteillages, les trains bondés et la saleté, avoir toujours l'air en forme, lutter contre les atteintes de l'âge, etc. Nous imaginons que les «déconnectés» ne connaissent pas ces embêtements-là, lesquels ne sont rien comparés aux misères des innocents emprisonnés ou torturés, des affamés, des réfugiés. On est toujours le «déconnecté» de quelqu'un.

Depuis qu'existent la photographie, la télévision, internet et, à la

réflexion, tous les arts qui prétendent représenter avec des mots ou des images ce que les sens nous donnent à percevoir, un voile de fictions s'interpose entre la réalité et nous. Les représentations elles-mêmes sont affectées d'une réalité seconde. Une photo de peuplier existe bel et bien selon son mode et l'image est parfois si prenante qu'on finit par la préférer à l'objet qui lui a servi de support. Ainsi les touristes cessent-ils de découvrir des paysages, recherchant autour d'eux ce que les cartes postales et les prospectus des agences leur ont révélé avant le voyage.

Aussi sommes-nous conduits, afin de ne pas prendre des chimères pour la réalité, à nous poser des questions préventives. Ce qu'on nous raconte est-il vrai? Ce que nous voyons est-il réel? Les représentations et les reproductions médiatiques sont-elles fidèles à une réalité dont nous avons fait ou pourrions faire l'expérience?

Comme notre finitude ne nous permet pas de tout expérimenter, nous en sommes réduits à comparer et à évaluer les témoignages, à la manière d'un enquêteur.

Que se passe-t-il en Ukraine? Que veut M. Poutine? Que cache la photo du «petit Aylan»? Qui faut-il élire? Quelle est la caisse-maladie la plus avantageuse? Quel que soit le thème que nous envisageons de discuter ou la décision qu'il nous faut prendre, nous avons des préjugés qui guident nos investigations. Après en avoir pris conscience et les avoir formulés, afin de les rectifier au besoin, nous voulons entendre des témoins

qui connaissent la question de près, ceux qui ont des expériences à relater. Lors d'un débat sur la «pénibilité» du travail, une présentatrice de TV confronte un expert en management, un philosophe et un patron. Nous sentons immédiatement que les propos du patron ont plus de poids. Il parle de son entreprise, de sa branche, de son personnel, des embûches et des réussites qu'il connaît depuis des années. Nous préférons les journalistes enquêtant sur le «terrain» aux commentateurs, non que ceux-là voient toujours juste, mais parce qu'ils fournissent au moins matière à discussion. Si dans *La Nation* il nous est arrivé de citer des écrivains tels que Primo Levi, Alexandre Soljénitsyne, Ernst Jünger, Maurice Genevoix ou Hélié de Saint-Marc, c'est parce qu'ils ont rapporté des

mésaventures vécues dans des situations extrêmes. Si nous apprécions des auteurs de tempérament aristotélicien, comme Marcel Regamey lui-même, Gustave Thibon ou André de Muralt, c'est parce que sous leurs propos, si abstraits ou mystiques soient-ils, nous sentons affleurer le réel concret. Il en va de même des écrivains les plus véridiques: La Fontaine, Molière, Balzac.

Les jeunes élèves ont de la peine à écrire des dissertations. Ils n'ignorent pas comment argumenter ou utiliser les «connecteurs logiques» dont on leur rebat les oreilles, mais ils peinent à rassembler suffisamment de faits ou d'événements de leur courte vie pour donner de la substance à leurs réflexions, à moins que le sujet ne les touche de (trop) près, par exemple *inconvenients et avantages de la tricherie...*

Expérience d'abord!

Jacques Perrin



## Des éloges dépassés

Nous sommes bien conscient que *La Nation* est rarement tendre avec les membres du gouvernement fédéral. Nous imaginions toutefois difficilement que notre bimensuel favori oserait cette fois pousser l'effronterie jusqu'à ne pas se joindre aux légitimes dithyrambes par lesquels l'ensemble de la presse romande, liquéfiée d'admiration, a salué le départ de Mme Eveline Widmer-Schlumpf, cette grande dame qui s'est comportée comme une vraie femme d'Etat et qui part aujourd'hui la tête haute après une magistrature exemplaire.

## LE COIN DU RONCHON

Car enfin, Mme Widmer-Schlumpf n'a-t-elle pas tout fait pour plaire aux lecteurs de *La Nation*? N'a-t-elle pas sauvé le secret bancaire?<sup>1</sup> N'a-t-elle pas fait preuve d'une transparence exemplaire?<sup>2</sup> N'a-t-elle pas su dépasser les clivages partisans?<sup>3</sup> Ne s'est-elle pas dressée contre les partis?<sup>4</sup> N'a-t-elle pas réussi à démontrer l'indigence de ces derniers?<sup>5</sup> Ne s'est-elle pas imposée comme une incarnation du pouvoir héréditaire?<sup>6</sup>

Mais ce n'est pas tout, car Eveline Widmer-Schlumpf est vraiment *phénoménale*. On dit que, bien avant de détrôner le terrible Christoph Blocher, elle a aussi circonvenu le Minotaure, vendu Charybde et Scylla et effrayé d'un même regard l'Hydre de Lerne et la gorgone Méduse. Le huitième jour, elle a créé la Suisse et tout ce qui s'y trouve, et elle a vu que cela était bien. Mais ce n'est pas tout. Il paraît qu'elle est née dans une cabane en rondins qu'elle avait construite elle-même. Quand elle était petite, elle n'envoyait pas de

lettres au Père Noël, mais des ultimatums. On dit qu'elle est capable de couper des atomes, à mains nues. De réciter le nombre Pi jusqu'à sa dernière décimale. De manger de la charcuterie sans attraper un cancer. La seule fois où elle a eu tort, c'est quand elle a cru qu'elle avait fait une erreur. Quand Google ne trouve pas quelque chose, il demande à Eveline Widmer-Schlumpf. La force de gravité, c'est ce qui fait que la Terre tient sous Eveline Widmer-Schlumpf. Si la lumière va plus vite qu'Eveline Widmer-Schlumpf, c'est qu'elle a peur d'elle. Certaines personnes portent un pyjama «Chuck Norris», mais Chuck Norris porte un pyjama «Eveline Widmer-Schlumpf».

D'ailleurs, si vous cherchez «Chuck Norris» sur Google, vous trouvez des sites de blagues sur Chuck Norris. Mais si vous tapez [www.ews.ch](http://www.ews.ch) sur internet, on vous parle d'énergie, de puissance, de réseaux, de talent, de fiabilité. Parce qu'on ne plaisante pas avec EWS. Et si des éloges sur EWS sont déplacés, c'est qu'elle les a déplacés elle-même, par la seule force de sa pensée.

Et maintenant, elle s'en va. C'est aussi une qualité.

<sup>1</sup> Du moins celui des paradis fiscaux anglais et américains, en dépeçant celui de la Suisse.

<sup>2</sup> Envers le fisc américain.

<sup>3</sup> En militant à gauche durant toute sa carrière tout en siégeant au sein de l'UDC.

<sup>4</sup> Du moins contre le sien, qu'elle a trahi avec l'aide des autres.

<sup>5</sup> En suscitant l'apparition d'un nouveau parti dont personne, même parmi ses adhérents, n'est sûr de connaître l'ordre exact des trois lettres qui le désignent.

<sup>6</sup> Toute jeune déjà, elle a fait élire son père au Conseil fédéral.

## Des éloges déplacés

Il est fort instructif de lire la presse avec plusieurs jours de retard. Les non-événements qui ont fait la une ont déjà sombré dans l'oubli public et les commentaires tendancieux publiés à chaud révèlent, à froid, leur inanité. On renforce ainsi le sens du relatif qui devrait nous habiter en permanence.

Rentrant de l'étranger une semaine après l'annonce du retrait de la conseillère fédérale Widmer-Schlumpf, j'ai été ébahi de la ferveur des louanges envers la sortante. Une «grande dame» qui part «la tête haute» après «une magistrature exemplaire», une vraie «femme d'Etat»... N'en jetez plus!

Il ne suffit pas d'avoir profité des manigances visant à évincer M. Blo-

cher pour mériter de tels éloges. Parvenue au Conseil fédéral en trahissant son parti, Mme Widmer-Schlumpf a été à peu près nulle au Département de justice et police, en tous cas dans le dossier de l'asile. Propulsée aux Finances dans une période il est vrai difficile, elle a essentiellement dit oui et amen à toutes les exigences de l'étranger. Bien sûr, les sottises de certains banquiers n'ont pas facilité sa tâche. Mais on n'a pas le souvenir qu'elle ait jamais lutté contre les pressions internationales destinées à amoindrir la place financière helvétique. Elle a avalé toutes les couleuvres sans ciller, y compris l'odieux FATCA, et, rentrant de ses visites à tous les Canossa du monde, n'arrivait, les yeux fixes et vides, qu'à incriminer la fatalité.

Au fond, elle était probablement d'accord avec les fossoyeurs du secret bancaire. Car elle a tombé le masque lors de son dernier acte politique: la présentation renouvelée au Conseil fédéral de son projet d'abolition du secret bancaire à l'interne, donnant aux fiscaux cantonaux le droit de farfouiller partout. Le Conseil fédéral a retoqué le dossier, mais la démarche persistante de Mme Widmer-Schlumpf en dit long. Elle n'est pas une femme d'Etat, tout au plus une obstinée perceptrice.

J.-F. C.

## La Nation

Rédaction

Jean-Blaise Rochat / Cédric Cossy  
CP 6724 1002 Lausanne

Tél. 021 312 19 14 (de 8h à 10h)  
Fax 021 312 67 14

[courrier@ligue-vaudoise.ch](mailto:courrier@ligue-vaudoise.ch)  
[www.ligue-vaudoise.ch](http://www.ligue-vaudoise.ch)

IBAN: CH09 0900 0000 1000 4772 4

ICM Imprimerie Carrara Morges